

**Med Kamel YAHIAOUI**

# **Guerre d'Algérie**

*De l'amitié et de l'amour aussi*

**Copyright © 2016/2020, Med Kamel YAHIAOUI**

***Tous droits de l'auteur réservés dans tous les pays.***

***Éditions : BOD / DZWEBDATA, France***

***Impression : BOD gmbh, Allemagne***

***Distribution : SODIS groupe GALLIMARD, France***

***Dépôt légal juin 2020, France***

***ISBN n° 9782322233922***



## ***Préambule :***

**De l'insouciance d'une enfance qui baignait dans un esprit d'amitié, de camaraderie et de fraternité malgré leur différence ethnique ou sociale jusqu'au jour où, âgés à peine de douze ans, ils assistèrent au début des horribles tueries entre les deux communautés.**

**À l'âge adulte, c'est l'affrontement des idées et des armes entre ceux-là mêmes qui étaient, quelques années plus tôt, unis comme les doigts d'une même main.**

**Les atrocités de la guerre allaient crescendo, quelques-uns choisirent de défendre l'une ou l'autre cause, parfois bien plus par les armes que par la parole.**

**Malgré cette guerre, un grand nombre d'entre eux ne renoncèrent pas pour autant à leur amitié ni à l'amour, espérant vivre ensemble, retrouver leur dignité pour les uns, continuer à vivre pour les autres, dans le pays qui les a vus naître, eux et leurs aïeux, pour peu qu'ils renoncent à leur privilège du passé.**

**Ces adeptes pacifiques, malgré les vicissitudes, ont su préserver leur convivialité amicale d'avant, pendant et après la guerre, de l'amour aussi, comme l'indéfectible amour de Madeleine l'Européenne et Kamel, l'autochtone.**

**Un sage du village disait : les cloches de l'église continuent à tinter pour la messe du dimanche tandis que le muezzin de la**

**mosquée appelle à la prière du vendredi, les deux communautés prient un même Dieu, appelé différemment peut-être, mais, qui prône l'amour du prochain, lui.**

**Ne serait-il pas mieux de continuer à vivre ensemble, équitablement, se pardonner la haine de la guerre et construire une nouvelle Algérie où vivront ses enfants des deux communautés.**



## *Chapitre I*

### **À l'école**

**Les enfants indigènes me scrutaient comme si j'étais un privilégié, alors que pour les Européens, j'étais le petit indigène, rigolo et sympathique, différent des autres fils de ceux que l'on appelait communément tantôt les Arabes ou les indigènes.**

**Il faut dire que pour gagner l'amitié des enfants européens et surtout la tolérance de leurs parents afin de pouvoir fréquenter leur progéniture, il fallait faire montre de qualités méritoires.**

**Pour y parvenir, j'avais réussi avec insistance à persuader mes parents de troquer mon mode vestimentaire, *chéchia* et *gandoura*, contre culottes courtes et chemisette et je m'étais promis, pour faire bonne figure et braver les clichés d'infériorité, d'être sur le podium des bons résultats scolaires.**

**Dans la cour de l'école, au moment de la récréation du matin comme celle de l'après-midi, on voyait toujours le même**

décor, une flopée de tabliers de couleur bleue pour les garçons et rose pour les filles.

Malgré la mixité, chacun tenait à son genre, les filles d'un côté, les garçons de l'autre.

Seule exception, Madeleine, la fille du vétérinaire, intégrée dans notre groupe de chenapans, car son frère Gabriel en faisait partie.

Madeleine était mignonne, de longs cheveux noirs, des yeux clairs, un peu ronde, mais le critère de minceur, n'était pas à la mode à cette époque, et à peine âgée de onze ans et quelques mois, comme moi.

J'étais secrètement amoureux de cette fille et, malgré ma discrétion, cela n'échappait au regard méfiant de son frère Gabriel.

L'école était un des seuls lieux où il était possible d'approcher Madeleine, car, si nous, garçons du groupe, pouvions nous retrouver dans le quartier pour jouer ensemble, les filles en étaient exclues, et celle qui osait le faire était traitée systématiquement de « garçon manqué ».

À propos de cette école, il y avait au moins six classes de différents niveaux et chaque instituteur ou institutrice avait une réputation donnée par ses élèves.

Parmi eux, le maître de la classe du CM1. On disait de lui que lorsqu'une mèche de ses cheveux tombait sur ses yeux, il devenait comme un enragé et qu'il fallait se tenir à carreau pour éviter de recevoir des coups de règles sur les doigts.

À l'inverse, celui de la classe du CE1 offrait quant à lui des bonbons à ses meilleurs élèves en guise de récompense.

L'institutrice qui avait la faveur de tous ses élèves était madame Quizeppi ; elle distribuait des bons points que l'on échangeait par la suite contre des images. Elle installait les bons élèves au premier rang de la classe et était d'une douceur reconnue unanimement.

Les élèves autochtones qui étaient d'ailleurs peu nombreux n'osaient pas dire à leurs parents, le nom de leur maîtresse, car ce nom était une insulte qui signifiait : « Comme mon sexe ».

Ces petits écoliers indigènes de condition modeste et misérable faisaient l'objet de toutes les brimades et moqueries

de leurs congénères européens particulièrement à propos de leurs habits et leur cartable en tissu.

Mais il y avait ceux qui les défendaient aussi contre ces brimades tels Madeleine et Gabriel ou encore les enfants du directeur de l'école.

Madeleine avait trouvé comment se moquer de ces moqueurs, elle leur répliquait que ces enfants indigènes étaient peut-être mal habillés, n'avaient pas de soutien scolaire par leurs parents analphabètes, mais leur résultat scolaire était plus méritoire que les vôtres.

Il y avait une autre source de moquerie que certains élèves ne cessaient de ressasser :

Nous étions un petit groupe d'élèves indigènes qui se livraient à des drôles de jeux avant d'entrer en classe :

Parmi nos prouesses, l'électrocution des élèves.

On se mettait à proximité du poteau électrique de l'école.

Dès qu'un élève passait, nous lui tendions la main pour lui dire bonjour.

Tout en lui serrant la main, nous posions notre autre main sur le poteau et là il recevait une décharge électrique.

En effet, quand le sol est mouillé, le poteau n'était pas étanche et, en posant la main dessus, c'est le dernier qui prenait la décharge électrique !

Autre prouesse, les mégots de cigarettes.

On fixait une aiguille au bout d'une règle en bois, puis on sillonnait les trottoirs à la recherche de mégots.

Nous les ramassions, sans nous baisser, en les piquant avec l'aiguille au bout de la règle.

Nous extrayions ensuite le tabac potable et le vendions comme du tabac à rouler aux élèves.

Et gare au dénonciateur s'il venait à rapporter notre petit manège au maître d'école !

On lui montrait discrètement le rapporteur, l'outil de dessin en classe, ce qui signifiait : « On t'attend à la sortie pour la raclée, espèce de rapporteur ! ».

Les habitants du village étaient une sorte de melting-pot et si ces enfants d'autochtones pouvaient aussi bien ressembler aux enfants d'Européens de souche française, italienne, espagnole, maltais ou autres auxquels l'ardeur du soleil donnait un teint basané commun, ils avaient cependant des signes distinctifs qui ne prêtaient pas à confusion.

Des vêtements fripés et rapiécés, généralement des calottes rouges comme couvre-chef et, en guise de cartable, un simple baluchon en tissu cousu par la mère.

Et si les tabliers obligatoires bleus ou roses leur servaient de cache-misère en classe ou dans la cour de récréation, c'est aux portes de l'école, à la sortie ou à l'entrée, que paraissaient ces injustes différences.

Il n'y avait pas que la différence vestimentaire, mais aussi les lieux de vie et les espaces de jeu.

Les Européens habitaient en général dans les beaux quartiers dans des villas, maisons ou bâtiments jouissant de tout le confort.

Les indigènes, eux, logeaient dans des baraquements ou gourbis en périphérie du village.

Les mieux lotis d'entre eux habitaient au village, dans des maisons basses dites arabes, des chambres construites en rez-de-chaussée autour d'une cour commune où se trouvaient un cabinet de toilette et un robinet d'eau courante à usage collectif.

On y accédait de l'extérieur par une porte unique et, hormis les habituels résidents, tout visiteur devait toquer à la porte en annonçant chez qui il venait.

C'est d'ailleurs dans ce genre d'habitation que j'étais né et vivais encore avec mes parents.

## *Chapitre II*

### **De l'amitié et de la convivialité**

**J'étais un des rares enfants indigènes à fréquenter les camarades européens de l'école, probablement par mon zèle à vouloir leur ressembler.**

**J'allais souvent dans leur quartier pour y jouer et explorer des jouets que mes parents ne pouvaient m'offrir, tels un vélo ou une paire de patins à roulettes.**

**J'avais une nette préférence pour Gabriel et Madeleine, les enfants du vétérinaire.**

**Il y avait plusieurs raisons à cela.**

**D'abord, j'étais discrètement amoureux de Madeleine, et son frère Gabriel n'hésitait pas à me décourager dès qu'il apercevait un quelconque geste affectueux à l'égard de sa sœur.**

**Ensuite, le père de Madeleine et Gabriel m'avait adopté presque comme son troisième enfant, comme il l'avait fait, une décennie plus tôt, avec mon grand-père, son compagnon de**

lutte pendant la Seconde Guerre mondiale contre les Allemands.

C'est d'ailleurs grâce à lui que j'étais inscrit à l'école.

La mère était également gentille avec moi et elle insistait toujours pour que je prenne le goûter avec ses enfants. Je dirais même que sa générosité à mon égard suscitait une pointe de jalousie chez Gabriel, car elle me donnait toujours la plus grosse part de gâteau.

Un jour, Madeleine m'avait susurré, en cachette, que sa mère avait dit à Gabriel que je n'avais pas la chance, comme lui, de manger souvent des gâteaux.

C'était la seule famille européenne à qui ma mère rendait visite. Et pour cause !

Un jour, ma mère tomba malade et dut être conduite à l'hôpital de la grande ville en urgence. Son état ne lui permettait pas d'être transportée en bus.

Alors que je me dirigeais vers la station de taxis, au carrefour de la rue, je me trouvai nez à nez avec Madeleine et sa mère, panier de courses à la main.

Madeleine, voyant mon air désappointé, me questionna :

— Ça va, Kamel ?

Je lui parlai de l'état de ma mère.

Je n'avais même pas fini ma phrase que sa mère me demanda :

— Allez, viens vite avec nous !

En arrivant devant la porte de leur villa, la mère confia le panier à Madeleine, lui demanda de ranger les courses, m'invita à monter dans sa voiture garée juste à côté et démarra.

Les voisins autochtones furent atterrés de voir cette Européenne ressortir de chez moi, soutenant seule ma mère à bras-le-corps jusqu'à la voiture.

Depuis ce jour mémorable, ma mère ne rata pas une occasion d'aller la voir, soit pour l'aider à faire le ménage (sauf à nettoyer la croix de Jésus) ou lui faire les courses au marché.

Et gare à sa bienfaitrice, si elle tentait de la rétribuer, ma mère le refusait systématiquement en lui rappelant que c'est grâce à elle qu'elle est toujours en vie.

Ma mère réussit même à emmener la mère dans un hammam fréquenté uniquement par des femmes indigènes, elle était la seule femme européenne parmi les fatmas !

Cette prouesse devint une légende dans le village, et il y avait de quoi.

Une de nos meilleures distractions, Madeleine, Gabriel et moi, c'était d'entendre les mères, se parler.

L'une baragouinait un peu de Français et l'autre un peu d'arabe.

À les entendre dialoguer, nous ne pouvions retenir nos éclats de rire en chœur.

Voilà donc pourquoi, j'avais un libre accès à cette immense villa des parents de Madeleine et Gabriel qui n'avait rien de comparable avec les deux chambres de la maison arabe où j'habitais.

De magnifiques meubles et ornements d'intérieur à l'avenant, que je regardais avec envie dès que nous pénétrions à l'intérieur de la villa.

Curieusement, je faisais le parallèle avec une histoire contenue dans mon livre scolaire, où il était écrit à peu près ceci :

« Mon père est assis à table. Il lit son journal. Grand-Mère sur son fauteuil au coin de la cheminée tricote. Maman prépare le dîner dans la cuisine ».

Pensez-vous que je pouvais disserter à l'école sur un tel sujet quand, chez moi, mes parents étaient analphabètes, il n'y avait pas une table à manger, pas de fauteuil ni de cheminée, encore moins, une cuisine !

À propos des devoirs, il m'arrivait parfois de les faire en compagnie de Gabriel et Madeleine.

Ma matière de prédilection était surtout les mathématiques, j'étais nul en géographie et pire en histoire.

Évidemment, j'apprenais à l'école que mes ancêtres étaient les Gaulois, les réputés druides, et que les habitations gauloises étaient plus développées que les grottes de leurs contemporains.

Et bien que je comparasse le druide-guérisseur au charlatan marabout musulman du coin ou encore les gourbis indigènes aux huttes gauloises, cela n'expliquait pas ma prétendue filiation.

Côtés parents, quand je leur posais la question à propos des Gaulois, la réponse était des plus déroutantes. Mon père ressassait à chaque fois :

— Je n'ai jamais entendu parler de Gaulois, c'est une tribu de quelle région, ça ?

**Ma mère était un peu plus explicite. Par tradition, ce sont les mères qui véhiculent oralement l'histoire de la famille et les origines de la tribu à laquelle elles appartiennent.**

**— Nous sommes d'une tribu berbère des Aurès, islamisée par les Arabes il y a très longtemps. Nos plus lointains ancêtres sont les Numides. À proximité du village, dans le lieu-dit Massine, se trouve un tombeau. On dit que c'est le tombeau du colon, propriétaire des terres ou d'un prêtre chrétien de la région. En fait, c'est celui d'un Berbère, un de nos aïeux qui s'appelait Massinissa, roi de l'empire numide qui est devenu l'Algérie actuelle.**

**Berbère, Gaulois, Français ou indigène, une complexité d'identification qui expliquait probablement ma nullité en histoire !**

Avec les autres amis européens, nous nous retrouvions souvent devant la maison du garde champêtre, une demeure en retrait de la ville. Il y avait derrière la maison, un immense terrain pour jouer et devant, un couloir assez large et plat pour faire du patin.

Les jeux étaient plus variés, car nous disposions d'une panoplie de jouets, vélos, patins à roulettes, billes et bien d'autres encore.

À l'inverse, nous ne pouvions nous adonner aux bêtises tant nous étions sous la surveillance discrète des parents qui s'étaient respectivement passé la consigne.

### *Chapitre III*

#### **Les vacances maudites**

**Enfin, les vacances scolaires de cet été arrivent.**

**Notre petit groupe d'amis inséparables, était composé de Gabriel et sa soeur Madeleine, Jean et Antoine, les fils du garde champêtre, François et son frère Fernand (que nous appelions le cancre) car il avait trois ans de plus que notre moyenne d'âge, fils de Gaston, l'adjoint au maire et moi-même.**

**Cette année, nos vacances risquaient d'être compromises, car elles débutent dans une ambiance inhabituelle.**

**Des agitations perceptibles dans le village et des rumeurs parvenaient jusqu'aux oreilles des enfants.**

**Il paraît qu'au mois de novembre, tout juste huit mois auparavant, dans une ville non loin de notre propre village, des hors-la-loi armés avaient attaqué et tué des militaires et des civils français.**

**On disait également, qu'à peine deux kilomètres de notre village, deux colons européens avaient été tués, leurs fermes brûlées.**

Un peu plus loin, ces hors-la-loi avaient égorgé le garde-barrière, sectionné les rails du chemin de fer et coupé les poteaux électriques.

Hors-la-loi, insurgés ou agitateurs, c'est ainsi que l'on nommait ces gens-là.

Mais pour nous, enfants, l'appellation desdits hors-la-loi ne signifiait pas grand-chose, à tout le moins, probablement des méchants, contre qui, par naïveté enfantine, nous avons inventé un jeu qui consistait à choisir, chacun à son tour, le héros de nos légendaires bandes dessinées capable de les anéantir.

Fernand était le plus âgé, il avait au moins trois ans de plus que nous, il était déjà trop arrogant pour être aimé d'un grand nombre d'élèves aussi bien indigènes qu'européens.

D'ailleurs, son jeu préféré était un fusil en plastique avec lequel il nous menaçait ostentatoirement.

Les villageois continuaient à épiloguer sur les évènements, les uns alarmistes, les autres rassurants.

En effet, les actions de ces insurgés que l'on avait baptisés « fellaghas » ne semblaient pas anodines.

En dehors de notre proximité, pas moins de cinquante attentats perpétrés à travers le pays visant essentiellement des militaires, des civils français et des édifices. Le bilan était des plus inquiétants.

Les ratissages et arrestations par l'armée d'une partie des autochtones impliqués ou non dans ces actes démontraient bien qu'il s'agissait d'une organisation structurée et laissaient présager que d'autres attaques n'étaient pas à exclure dans les jours ou les mois à venir.

Ces craintes s'étaient d'autant amplifiées que les autorités tentaient maladroitement de minimiser ce drame pour ne pas affoler la population, alors que, par oui-dire, les gens étaient abondamment informés de ce qui se passait réellement.

Bien qu'avec réticence, nos parents respectifs finirent par accepter notre départ en vacances malgré ces évènements jugés à tort ou à raison, embryonnaires.

**Madeleine et Gabriel finirent par partir comme prévu chez leur tante dans une ville balnéaire réputée dans la région.**

**Jean et Antoine partirent dans la montagne verdoyante, leur père, garde champêtre, ne cessait de glorifier ce lieu privilégié par sa nature, la tranquillité, l'air pur que l'on respire à pleins poumons où encore côtoyer les paisibles animaux des forêts.**

**Comme chaque année, nous nous étions promis de nous écrire pour raconter le déroulement de nos vacances.**

**Gabriel et Madeleine étaient les plus chanceux d'entre nous, ils passeront des vacances en mer chez une tante qui habite dans une maison à quelques centaines de mètres des plages que les habitants nomment fièrement « Au sable d'or ».**

**Jean et Antoine, les fils du garde champêtre passeront leurs vacances, comme d'habitude, avec leurs parents dans une maison en pleine campagne, adossée à une montagne et une forêt verdoyante de la région.**

**Seuls François et son frère Fernand, les fils de l'adjoint au maire n'avaient pas jugé utile de nous dire où ils passeront leurs vacances d'ailleurs, ils se détachaient de plus en plus de notre groupe.**

Quant à moi, mes parents avaient pris l'habitude de m'éloigner du village où nous habitions, car, disaient-ils, j'étais un peu turbulent, et, à vrai dire, je ne me plaignais pas d'une telle décision.

La ferme de Grand-Mère m'offrait l'immensité de l'espace, contrairement à l'étroitesse des rues de mon village, et je m'en donnais ainsi à cœur joie pour faire des bêtises, sans avoir les parents sur le dos.

Avant même d'arriver sur les lieux de vacances, je cogitais déjà, les prouesses à faire cette année, que j'écrirais plus tard à mes amis.

Il fallait faire preuve d'ingéniosité pour ne pas raconter les mêmes histoires de l'année précédente, ou je leur disais à peu près ceci :

Les enfants de la ferme étaient impressionnés cette année par mes extravagances d'enfant de la ville.

Comment voulez-vous qu'ils ne l'aient pas été quand, en arrivant parmi eux, je leur demandais où se trouvaient les toilettes alors que nous étions en plein champ, transformé de manière improvisée, en terrain de jeu.

Déjà, fallait-il leur expliquer ce qu'étaient des toilettes en ville, qu'ils ne connaissaient guère. Subtilement, un des enfants s'éloigna du groupe à une dizaine de mètres, releva légèrement sa *gandoura* des deux côtés et s'accroupit, pour simuler comment on s'y prenait pour faire ses besoins à la campagne.

Une autre fois, j'avais transformé l'abreuvoir des animaux en une piscine et avais vidé, en barbotant, son contenant d'eau, une denrée, dont les enfants remplissaient les bassins, en allant puiser cette eau, à environ un kilomètre de là, à pied, dans des bidons quelquefois plus lourds qu'eux.

J'avoue que ce jour-là, ils l'avaient mauvaise et je n'avais échappé à leur punition collective que parce que j'étais le petit-fils de la respectable grand-mère, propriétaire de la ferme.

Pourtant, Grand-Mère était réputée pour son équité et, si les faits lui avaient été rapportés, elle ne m'aurait pas épargné la correction comme, un an auparavant, j'avais reçu une bonne raclée pour avoir arraché et éventré pas moins de vingt pastèques dans le champ des melons, parce qu'aucune n'était assez sucrée à mon goût.

C'est enfin le jour du départ, mes affaires de voyage, une valise pour les vêtements et un baluchon fourre-tout, étaient déjà prêtes depuis deux semaines au moins.

Ma mère vint enfin me prévenir de mon départ.

Curieusement, alors que ma mère s'apprêtait à me réveiller, j'avais déjà les yeux ouverts alors que d'habitude pour aller à l'école par exemple, il aurait fallu négocier avant que je ne sorte du lit.

Préparé et prêt à partir en moins de cinq minutes, c'était une vraie prouesse.

Valise et baluchon dans le coin de la chambre n'attendaient que d'être empoignés.

Sourire et câlins en prime, maman ajouta cependant des réserves :

— Tu vas partir chez grand-mère, mais au moindre risque de nouveaux troubles, tes vacances seront interrompues, avec un retour immédiat à la maison.

— Tes vacances dureront un peu moins longtemps que d'habitude, car tu dois préparer ta rentrée au collège cette année.

Et dans la foulée, elle ajouta :

— Je vais prévenir Grand-Mère pour que ton oncle vienne te chercher à la gare ce dimanche. Et tâche de ne rien oublier, cette fois-ci !

L'unique chose qui me vint à l'esprit fut de vérifier, dans mon baluchon, si j'avais bien les sachets de bonbons que j'offrais fièrement à mes copains de la ferme en arrivant.

Sur le moment, j'étais enthousiaste et heureux, et, paradoxalement, je trouvais qu'attendre encore deux jours, jusqu'au dimanche, était trop long.

En guise de consolation, j'entrepris de m'imaginer le voyage au village de Grand-Mère situé à environ quatre-vingts kilomètres de là.

On y allait en train. Un train qui roulait à soixante kilomètres à l'heure en ligne droite, mais à la traversée d'une haute montagne à mi-chemin, on pouvait à l'aise acheter sans s'arrêter, des figues et du raisin que les petites paysannes du coin nous proposaient. C'est dire que le train ne roulait plus qu'à cinq kilomètres à l'heure à peine.

Mais le meilleur moment du voyage était l'arrivée à la gare de destination.

Généralement, c'est mon jeune oncle qui venait me chercher.

En effet, la ferme était située hors de la ville et il restait à parcourir environ quatre kilomètres encore dans la crainte de voir se réaliser des phénomènes étranges.

Il n'y avait pas une route goudronnée qui desservait la ferme, c'était juste un chemin emprunté par les chevaux et une calèche attelée serait précisément notre moyen de locomotion.

On racontait plein de légendes sur ce trajet-là.

Il y avait la « grotte de l'ogre noir », qui sortait chasser à l'heure où le soleil était au plus fort.

Un peu plus loin, c'était le « fantôme du cavalier » qui était tombé dans le ravin et qui surgissait dès que des voyageurs s'approchaient de la rivière.

Ou encore la belle et folle « princesse aux cheveux roux » qui vous envoûtait en vous fixant des yeux.

Et enfin, « la halte des mûriers », un immense verger et une source d'eau fraîche, réputés être l'ancienne propriété d'un autre malfaisant tué par les villageois.

**Mon oncle s'arrêtait immanquablement, dans ce lieu, non seulement pour boire ou manger des mûres, mais juste pour faire un coucou à sa petite amie qui se trouvait de l'autre côté de la rive et qui, comme par connivence, elle se trouvait toujours là au bon moment.**

**D'ailleurs, mon oncle et moi avions un contrat secret entre nous, je ne devais raconter à personne cette rencontre amoureuse à distance.**

**C'est le jour de mon départ.**

**Mon père avait demandé la veille à un cousin de m'accompagner en voiture à la gare et j'entends à l'instant le ronronnement du moteur qui s'approchait de la maison.**

**Le cousin Ahmed est taxieur de son métier, comme on les appelle localement.**

**Nous sommes tous sortis l'accueillir à l'exception de mon père, déjà parti tôt au travail et dont je ressentais encore la douceur de son bisou sur ma joue.**

**Il y avait donc, ma mère, mon petit frère qui avait l'air de se réjouir de me voir partir pour bénéficier à lui seul de l'affection maternelle, et enfin ma sœur qui, par tradition patriarcale, n'avait pas le droit d'aller à l'école ni en vacances seule, elle apprenait par maman qui lui servait de mentor, pour devenir ensuite une véritable maîtresse de maison.**

**Après les embrassades, je montai dans la voiture, en direction de la gare. Le départ du train à destination de Grand-Mère était prévu dans une demi-heure.**

**Nous arrivâmes un quart d'heure après, le train était déjà à quai.**

D'habitude, c'est le passager qui paye la course au chauffeur de taxi. Mais avec le cousin Ahmed, c'était l'inverse, c'est lui qui mettait la main au porte-monnaie.

Il me remit un billet de 5 francs pour acheter quelques friandises avant de monter dans le train.

Il était de tradition que les proches parents donnent un petit billet ou des pièces de monnaie aux enfants pour acheter, disaient-ils, des friandises.

Je revins donc cinq minutes après avec un sac garni de bonbons, de sucettes et de chewing-gums.

Il m'installa dans un compartiment et le train démarra aussitôt.

La chaleur était torride en ce mois d'août et l'air de l'extérieur qui pénétrait par les fenêtres du train l'était tout autant.

Les voyageurs étaient quasiment tous assoupis sous l'effet de la chaleur et mon tour ne tarda pas à arriver.

Je ne me réveillai qu'à l'approche de la gare de destination grâce au va-et-vient dans le couloir du train des voyageurs s'apprêtant à descendre.

Avant même l'arrêt définitif, je scrutai le quai à la recherche de l'oncle qui ne tarda pas à se manifester en agitant les bras.

Je faillis ne pas le reconnaître. Lui qui, au dernier séjour, était un grand gaillard de dix-neuf ans semblait visiblement avoir maigri et s'était laissé pousser une fine moustache comme pour s'affirmer davantage en tant qu'adulte.

Je lui passai mon baluchon à travers la fenêtre, un voisin de cabine m'aida et fit de même pour mon autre valise, puis je descendis du train pour le rejoindre.

Après de tendres embrassades, je repris mon baluchon, l'oncle prit la valise, puis nous nous dirigeâmes vers la fameuse calèche, mon moyen de transport estival préféré.

Nous prîmes donc le chemin pour rejoindre la ferme, chemin faisant, nous discutâmes jusqu'à l'arrivée à hauteur du lieu-dit la « halte des mûriers ».

J'aperçus soudain de l'amertume sur le visage de mon oncle et, tout en regardant la ferme de l'autre rive où apparaissait sa fiancée, je ne vis que des décombres calcinés.

Un moment méditatif, mon oncle se retourna vers moi et me dit :

— Tu sais, ce n'est pas des choses à raconter à un enfant de ton âge, mais je dois te le dire

— La ferme qui était dans ce lieu appartenait à mon oncle Hamou, sa fille Yasmina était ma promise.

— Nous nous sommes connus à l'occasion de rencontres familiales, et nous n'attendions depuis que l'aval de nos parents pour fixer la date de notre mariage.

— Il y a quelques mois, des maquisards descendus des montagnes environnantes avaient attaqué la ferme du colon voisin ; ils avaient tué un de ses fils, brûlaient les étables et les silos à grains.

— Par vengeance, à peine deux jours plus tard, le colon et ses fils, accompagnés d'un convoi de militaires, sont venus brûler la ferme et récupérer tout le bétail.

— Les colons père et fils, après avoir proféré des injures innommables, ont tué, à bout portant, mon oncle et deux de ses enfants alors qu'ils tentaient vainement de leur expliquer qu'ils étaient innocents.

— Préalablement à l'approche du convoi des camions militaires, ma fiancée Yasmina et ses deux autres frères se sont réfugiés dans la montagne en amont.

— Les travailleurs de la ferme et leurs familles se sont également éparpillés, les uns dans la forêt, les autres dans la montagne. Ils ont été épargnés par je ne sais quel miracle, à l'exception de deux hommes, à portée de fusil des militaires, qui ont été abattus.

— Cette expédition punitive de la part du colon à qui les maquisards, avaient saccagé sa ferme, tué son fils, été une réaction humainement prévisible, mais il aurait fallu chercher les coupables pour les punir et non pas se venger sur un voisin innocent.

Mon oncle marqua une pause puis reprit son récit :

— En fait, entre notre famille et le colon voisin, c'est un antagonisme centenaire. Notre famille était la propriétaire terrienne principale de la région.

— Au début de la colonisation de l'Algérie par les Français, notre famille fut dépossédée de ses terres les plus fertiles, qui furent attribuées arbitrairement ou contre une modeste compensation financière par les autorités françaises à la famille de ce colon originaire d'Alsace.

- Des décennies durant, les héritiers de ce même colon, avec la complicité de l'administration, réussirent à rogner nos terres soit en falsifiant des cadastres ou en imposant des ventes de terrain à vil prix.
- Ces histoires se sont perpétuées à travers les générations d'héritiers des deux familles comme pour entretenir la haine et c'est probablement ce second prétexte de l'attaque de sa ferme que le colon s'est vengé.
- Bon, on va s'arrêter quand même pour manger des mûres, qu'en penses-tu ?

Je fis timidement un signe approbateur, de tout ce qu'il m'avait raconté, je ne pensais qu'à ce qu'est devenue sa fiancée Yasmina.

Mon oncle ne semblait pas très loquace, comme à son habitude, et je pensai qu'il était préférable de reporter à un autre jour ma question à propos du devenir de sa fiancée.

Je n'osai pas non plus lui demander des précisions sur ces fellaghas descendus des montagnes dont il avait reparlé et qui me rappelaient subitement les rumeurs à leur propos dans mon propre village.

Ma hantise de les rencontrer dépassait celle des légendes de l'ogre, du cavalier ou de la princesse folle.

— Tu les veux comment tes mûres ? Noires ou blanches ? M'interpella-t-il tout en slalomant entre les mûriers. Je te conseille les mûres noires, elles sont meilleures et c'est celles que je préfère. Tu es d'accord ?

Sans même attendre que je réponde, il secoua la branche la plus garnie de mûres noires, évidemment.

Nous nous dirigeâmes ensuite vers la calèche. Les deux chevaux de l'attelage semblaient apprécier cette pause.

Mon oncle s'installa à la place du cocher. Je fis de même de l'autre côté. Il prit les rênes en mains et donna l'ordre aux chevaux dans leur langage :

— Hue ! Hue ! Hue !

Curieusement, mon oncle, qui avait d'habitude de me raconter tant d'histoires drôles, durant ce trajet, il semblait noyer dans ses pensées, muet comme une carpe.

Était-ce à cause de Yasmina, sa fiancée, de la mort de son oncle Hamou et de ses deux fils, ou d'autres catastrophes qu'il me déplairait de connaître à l'arrivée ?

Lorsque nous arrivâmes, une dizaine d'enfants, les uns moins âgés, les autres plus âgés que moi, sourires et gestes avenants, coururent derrière et sur les côtés de la calèche en attendant qu'elle s'arrête et que je descende pour les saluer.

Ils étaient pieds nus ou chaussés d'un semblant de savates rudimentaires taillées dans des peaux de chèvres, habillés de fripes rapiécées ou de gandouras faites maison et avec une silhouette maigrichonne de mal nourri.

Ils étaient pourtant rieurs et amusés comme tout autre enfant, acceptant, comme par fatalité, leur misérable sort.

Il n'y avait pas une école pour ces enfants, à part un espace attenant à la *zaouïa* que Grand-Mère avait fait aménager en salle de cours.

On y apprenait à lire et à écrire l'arabe et surtout à réciter le Coran, avec un rudimentaire matériel scolaire : une ardoise en bois et une plume, taillée dans les tiges du roseau, que l'on trempait dans une encre fabriquée localement.

Les cours étaient fréquentés épisodiquement selon la disponibilité des enfants, car ils avaient d'autres tâches à accomplir.

Ils travaillaient dans les champs avec leurs parents, comme saisonniers dans les fermes proches ou encore comme bergers.

Ils étaient quasiment tous contraints aux corvées quotidiennes : aller puiser de l'eau à des centaines de mètres et ramasser des bois et brindilles pour cuire les aliments ou se chauffer en hiver.

Parmi cette foule de bambins enthousiastes, il y avait des nouveaux que je ne connaissais pas, mais deux de mes meilleurs complices, Omar et son frère Rachid n'étaient pas à ce rendez-vous important.

Sachant qu'ils étaient en tête de liste de mes favoris et que d'emblée, rien au monde ne les aurait empêchés de venir m'accueillir, j'étais à la fois contrarié et soucieux quant aux raisons de leur exceptionnelle absence.

D'autant que c'était à eux que je confiais, en arrivant, la tâche de distribuer les friandises, car ils connaissaient tous les enfants de la ferme et leur nombre dans chaque maison.

J'abordai donc mon bain de foule comme un grand homme célèbre, des bises à droite, poignées de mains à gauche.

Je choisis les deux grands parmi les enfants et leur confiai les friandises à distribuer.

Pendant ce temps, mon oncle et grand-mère, habitués à ce rituel, m'attendaient patiemment à la maison. J'allais les rejoindre.

Ma grand-mère était une femme exceptionnelle. Bien qu'ayant quatre garçons et deux filles tous adultes, c'est elle qui dirige tout.

La part d'héritage de son mari décédé était une ferme à flanc de montage d'environ une centaine d'hectares qu'elle menait de main de maître.

Grand-Mère employait une trentaine d'ouvriers permanents et un peu plus pendant les saisons de semences ou de moissons.

Ils habitaient tous dans et autour de la ferme, dans de simples gourbis d'une ou deux chambres au plus.

Ni eau courante ni électricité ni meuble de confort non plus, les parents et enfants, six personnes en moyenne par famille, dormaient sur des tapis à même le sol.

À proximité de chaque gourbi, Grand-Mère leur avait attribué gracieusement un petit bout de terrain pour planter des légumes, installer un poulailler ou un clapier.

Grand-Mère était une femme pieuse et généreuse, qualité que tout le monde s'accordait à lui reconnaître.

Chaque année, elle redistribuait la *zakat*, un impôt coranique de 2,50 % des bénéfices de l'année, que chaque musulman devait donner aux plus démunis.

Elle organisait également chaque année, à la fin des récoltes, une *zerda* (fête) à la *zaouïa* en l'honneur de ses aïeux les Sidi Yahia, à laquelle étaient conviés tous les habitants de la région.

Les ouvriers se chargeaient d'égorger quelques-unes de ses bêtes selon le nombre de convives, leurs femmes préparaient couscous et légumes dans de grandes marmites. Le tout était servi dans des plats en bois par groupe de six ou sept personnes au plus.

À la fin des repas, un spectacle était organisé par des initiés, les uns marchant sur des braises pieds nus, d'autres, encore plus impressionnants, par supercherie ou magie, coupant leur langue et la présentant sur un plat à l'assistance.

Bien que généralement on écartât les enfants d'un tel spectacle, les rusés bambins trouvaient toujours le moyen d'y

**assister en se faufilant derrière le dos de leurs parents ou des voisins.**

**Une fois le spectacle terminé, enfants et adultes se livraient à des spéculations, chacun à sa manière, pour percer les mystères de ce qu'ils venaient de voir.**

Après une bonne nuit de sommeil, j'entamai mon deuxième jour de vacances et j'avais hâte, en ce matin bien ensoleillé, de retrouver les copains de la ferme.

Je les rejoignis en sifflotant, ils se regroupèrent tous autour de moi, en me proposant, en guise de cadeau de bienvenue des jouets faits main, des figues de barbarie épluchées prêtes à être dégustées, des framboises sauvages et même une grive vivante qui battait des ailes pour se libérer des mains du gamin qui la tenait précieusement.

Je ne voyais toujours pas mes deux camarades favoris, Omar et son frère Rachid.

Pour ne pas susciter de jalousie, je m'approchai discrètement d'un des enfants à qui j'avais confié la veille la distribution des friandises et lui demanda s'il pouvait aller chercher les deux frères.

— *Matou, Matou, Tayara safra !* Ils sont morts, ils sont morts ! Ce sont les avions jaunes ! me répondit-il.

L'enfant ne s'attarda pas à me donner davantage d'explications, il repartit immédiatement rejoindre les autres enfants pour jouer.

Décidément, me dis-je, les vacances de cet été ne m'inspirent que frayeur et désolation.

D'abord l'assassinat de l'oncle et de ses deux fils, puis la disparition de Yasmina dont je ne savais toujours pas ce qu'elle est devenue, et maintenant mes deux meilleurs c morts pour je ne sais quelle raison.

On a beau être insouciant quand on est enfant, l'accumulation de ces nouvelles plus tristes les unes que les autres me perturbait sérieusement.

D'autant que cela faisait ressurgir dans ma mémoire, les tueries par les fameux fellaghas à proximité de mon village, il y a quelques mois.

Je rejoignis les enfants en faisant bonne figure pour ne pas faire montre de ma déception.

Ces enfants de la ferme, malgré leur analphabétisme, étaient les plus inventifs que j'aie connus en matière de jeu.

J'avais le choix entre l'équipe du jeu de quilles, celle d'une partie de football ou l'équipe qui posait des pièges pour attraper des oiseaux.

Il n'y avait pas, comme en ville, des jouets que l'on achetait et qui s'accumulaient chaque année dans les greniers.

Ici, les enfants improvisaient des jeux ou fabriquaient les jouets eux-mêmes !

Une course de voitures, chacun façonnait une mini-voiture avec des fils de fer que l'on pousse avec un manche tout en imitant le vroom vroom des voitures.

Une partie de football ? Le ballon était fait de bouts de tissu et de paille insérés dans un morceau de peau de chèvre cousue en forme de ballon, un peu lourd à tirer, mais il faisait l'affaire néanmoins.

Une partie de quilles ? Trois ou quatre tas de pierres disposés verticalement à une dizaine de mètres, que les joueurs tentaient d'abattre avec des cailloux qui faisaient office de boules.

Je me mis avec l'équipe des poseurs de pièges tant le jeu était original.

Brahim m'apprit d'abord comment fabriquer le piège : deux bâtons de bois d'environ 40 cm de long reliés par un fil invisible (fibres de cactus). On faisait un nœud au milieu et lorsque l'oiseau passait sa tête, le nœud se resserrait sur son cou.

Chacun posa ensuite son piège dans un lieu fréquenté par les oiseaux. On se mit à plat ventre à distance et attendit patiemment que l'oiseau soit pris au piège.

C'était triste pour les oiseaux, mais Dieu merci, peu d'entre eux furent pris au piège.

En cette période de vacances, je passais la plupart de mon temps avec ces enfants indigènes comme moi.

Mais, j'avais aussi les petits copains français dans la ferme voisine que je retrouvais également chaque saison estivale et avec qui nous faisons des randonnées en calèche ; nous nous arrêtons souvent dans un immense verger, propriété de leurs parents, pour cueillir des fruits, nous nous rendons ensuite à la rivière pour nous baigner dans une eau naturellement fraîche et limpide.

C'était toujours le même rituel sauf que cette année-là nous eûmes la peur de notre vie.

Nous étions interceptés par un groupe d'hommes avec des fusils à la main, ils ne semblaient pas réunis pour une partie de chasse.

Parmi eux, les amis avaient reconnu deux anciens ouvriers de la ferme parentale.

Alors que l'on s'attendait au pire, les deux hommes se sont rapprochés de la calèche avec un large sourire vers les enfants de leur ancien patron. Ils nous conseillèrent de rebrousser chemin sans nous expliquer les raisons.

Arrivés à la ferme, nous apprîmes que deux Européens ont été tués dans les environs, probablement par ces mêmes hommes.

Les parents nous apprirent que c'était le début d'une insurrection contre les colons européens de la région et que nous avions eu de la chance de revenir vivants.

Mais pourquoi diable étions-nous épargnés ?

Ce n'était vraiment pas un hasard, c'était plutôt dû à la notoriété des parents, de rares colons à traiter avec humanité les autochtones qui travaillaient dans leur ferme.

Chaque année à l'occasion de la fête du sacrifice du mouton, ils offraient à ses ouvriers cinq moutons pour ce rituel musulman.

Les moutons étaient égorgés, leur viande équitablement partagée entre eux.

À Noël, c'était au tour des enfants de se régaler, une kermesse dans les dépendances de la ferme était organisée

chaque année, des bonbons, des dattes et des oranges sont distribués à volonté aux enfants dont les yeux pétillaient de bonheur.

Arrivés à la maison, nous étions encore sous le choc de cette rencontre impromptue, nous continuâmes à jouer dans la cour de la ferme cette fois-ci.

C'est l'heure du déjeuner, il n'est pas question de repartir, me disent les amis en chœur, tu déjeuneras avec nous !

Une fois le déjeuner fini, c'est l'heure du retour à la ferme de grand-mère.

J'appréhendais un retour seul et mes amis étaient encore sous le choc pour pouvoir m'accompagner en calèche comme ils le faisaient d'habitude.

À mon grand soulagement et celui de mes amis aussi, c'est finalement le père qui m'accompagna.

## FIN DE L'EXTRAIT GRATUIT

Pour Acheter ce livre, **cliquez** sur l'image du livre ci-dessous :



10,90€ livre imprimé

4,49€ livre numérique

Vous pouvez également acquérir le livre chez **Amazon, Fnac, Gibert, leslibraires, Cultura, Decitre, Chapitre** et chez **DILICOM** (vente aux libraires)